

mêmes, ils s'empressèrent de lui rendre, avec le titre de stratège, la direction suprême des affaires. Voilà tout ce que dit Thucydide de cette crise de la vie de Périclès. Il n'en montre que le côté politique : des émotions et des chagrins de l'homme il n'est nullement question. Rien ne rappelle cette solitude qu'au moment de sa disgrâce fait autour de lui le fléau ; ni toutes ces morts qui le frappent dans sa famille et dans ses affections, et qu'il supporte avec une constance surhumaine ; ni ces larmes pathétiques qui lui sont cependant arrachées à la vue du cadavre du dernier et du plus cher de ses fils légitimes. La fin de Périclès lui-même qui, bientôt après, est à son tour victime de l'épidémie, n'est indiquée que sous forme incidente, au milieu d'un jugement porté sur sa politique. Tel est, en effet, le véritable caractère du morceau qu'on lit immédiatement après, et qu'on appelle ordinairement le portrait de Périclès. Voici ce morceau :

« Tout le temps que Périclès fut à la tête des affaires pendant la paix, il gouverna avec modé-

ration et, par sa prudence, préserva de toute atteinte la puissance athénienne qui, sous sa direction, atteignit au plus haut degré de grandeur ; et, quand la guerre s'engagea, il est évident qu'il sut également voir ce qui ferait la force de sa patrie. Après ce moment¹, il vécut encore deux ans et six mois ; et, lorsqu'il fut mort, on rendit encore plus complètement justice à sa prévoyance au sujet de la guerre. Il avait dit aux Athéniens que, s'ils voulaient se tenir en repos, donner leurs soins à leur marine, s'abstenir de conquêtes pendant le cours de la guerre et ne pas engager l'État dans leurs périls, ils sortiraient vainqueurs de la lutte : sur tous ces points, ceux-ci firent le contraire de ce qu'il conseillait ; et, se mettant au service d'ambitions et d'intérêts privés, par une faute vis-à-vis d'eux-mêmes comme vis-à-vis de leurs alliés, ils aventurèrent leur politique dans des entreprises étrangères à la guerre elle-même, et qui, en cas de succès, étaient surtout glorieuses et

¹ L'époque de sa condamnation.

profitables pour des particuliers ; en cas de revers, portaient atteinte à l'État et compromettaient l'issue de la guerre. Voici quelle en fut la cause. Puissant par la dignité de son caractère et par son intelligence, et à l'abri de tout soupçon de vénalité, Périclès restait libre en dirigeant la foule ; il n'était pas mené par elle, mais la menait véritablement, parce que, ne devant pas son pouvoir à des moyens illégitimes, il pouvait, au lieu de la flatter dans ses discours, braver sa colère et la contredire avec autorité. Quand il voyait les Athéniens se livrer à une confiance déplacée et insolente, il les maîtrisait par sa parole et les frappait de crainte ; cédaient-ils à des frayeurs insensées, il relevait leur courage et les ramenait à la confiance. Il y avait donc à Athènes, de nom, la démocratie ; de fait, l'autorité suprême du premier des citoyens. Mais les hommes qui vinrent après lui, plus égaux entre eux et désirant tous le premier rang, se mirent à abandonner les affaires aux caprices du peuple. De là vinrent beaucoup de fautes en raison de la grandeur d'Athènes

et de l'étendue de sa domination, et la principale fut l'expédition de Sicile, où il y eut à blâmer, moins encore la folie d'une entreprise commencée contre des ennemis mal jugés, que la conduite de ceux qui, après l'avoir fait décider, ne s'occupèrent pas de venir en aide à leurs concitoyens en campagne, mais, tout entiers à leurs querelles particulières au sujet de la prééminence dans l'État, énervèrent les opérations de cette guerre lointaine et, dans Athènes, commencèrent à se déchirer entre eux. Cependant, quoique le peuple athénien eût perdu en Sicile beaucoup de ses forces militaires et la plus grande partie de sa marine, et que, dans l'intérieur de l'État, il fût déjà livré aux dissensions, il résista encore dix ans, à la fois, aux ennemis contre lesquels il avait engagé la guerre, aux auxiliaires que leur fournit la Sicile, à la plupart de ses alliés qui abandonnèrent sa cause, et plus tard à Cyrus, fils du grand roi, qui vint encore en aide aux Péloponésiens et leur donna de l'argent pour leur marine ; et, si enfin il céda, ce ne fut qu'après s'être lui-même

détruit par ses querelles intérieures : tant, à l'origine de la lutte, Périclès était autorisé à juger que les Péloponésiens seuls seraient bien incapables de lui disputer la victoire ! »

Voilà assurément un bel hommage rendu à la grandeur de Périclès, à la noblesse de son caractère et à ce génie politique qui fait de lui le premier de l'État et presque l'arbitre des destinées d'Athènes, tant qu'il vit pour veiller sur elles. Mais où Thucydide va-t-il chercher la preuve de cette sagesse supérieure et bienfaisante pour la patrie ? Moins dans la vie de Périclès que dans sa mort ; moins dans l'époque où il dirige les affaires que dans celle où il n'est plus : dans le dénoûment funeste de cette guerre engagée par son conseil et dans les causes diverses qui ont pu le retarder et le produire. L'argument est hardi et va droit à l'objection la plus redoutable. Mais qu'arrive-t-il ? c'est que ce jugement particulier sur un individu aboutit à un jugement général sur la conduite à venir de ses concitoyens ; il ne s'agit plus de Périclès, il s'agit d'Athènes, dont une

vue anticipée découvre les fautes, les efforts et les malheurs. C'est le sujet qui reprend ses droits et ramène sur lui-même les impressions du lecteur. Est-ce là ce que nous entendons par un portrait ? Nous voyons bien un instant, et dans un raisonnement plus que dans une description, le grand politique ; mais l'homme avec ses passions particulières et les nuances de sa nature, où est-il ? Thucydide n'a pas songé à le montrer, si ce n'est dans un ensemble général de qualités intellectuelles. Et ces qualités mêmes paraissent beaucoup plus dans les discours précédents que dans ce peu de lignes où, par quelques belles expressions, il en résume les principaux caractères et les effets politiques. Au moment où la mort contraint Périclès d'abandonner sa patrie aux chances d'une lutte qu'elle devait être incapable de soutenir sans lui, l'historien ne peut se dispenser de lui payer un tribut d'admiration à la fois comme au plus grand génie qu'ait connu la Grèce, et comme au citoyen dont la perte a le plus influé sur le sort d'Athènes. Mais cette admiration ne se produit

que sous une forme désintéressée et ne semble admettre, dans l'expression, aucun mélange de sympathie. C'est le langage d'un historien, et non pas celui d'un panégyriste ni d'un biographe : c'est que l'histoire, à l'époque de Thucydide et telle qu'il la conçoit, est bien loin des biographies et des panégyriques. Il semble que l'historien exerce un ministère : il n'appartient à personne en particulier ; il ne s'appartient pas à lui-même ; il est comme cet orateur public que nous voyions tout à l'heure représenter par Périclès, et qui, venant au nom de la patrie glorifier la patrie elle-même sur le tombeau commun des citoyens morts pour sa défense, n'a pas le droit de nommer parmi eux ses plus chers amis, ni d'étaler son deuil et ses sentiments particuliers.

Cette réserve tout antique a été imitée, après les grands historiens de Rome, par les premiers écrivains de notre littérature : Bossuet, Voltaire, en parlant de Cromwell ou de Charles XII, ont été fidèles à cette tradition spiritualiste ; ils se sont même abstenus de céder aux tentations

d'une curiosité minutieuse et de parler aux sens. Cependant, ils se sont moins interdit les détails et les développements ; et, dans l'antiquité elle-même, personne ne s'est montré aussi sévère que Thucydide. En effet, si exclusif et si court que soit ce jugement sur Périclès, c'est le plus long qu'il se soit permis de prononcer sur un personnage de son histoire. Il s'étend encore moins lorsqu'il fait ressortir en quelques phrases le génie naturel de Thémistocle, le plus intelligent des Grecs avant Périclès, ou le mérite et l'éloquence de son maître Antiphon. Cette sobriété et cette retenue forment donc un des caractères de son esprit.

Pour conclure, on peut dire que Thucydide peint plus ses personnages par les discours qu'il leur prête, que par les appréciations résumées qu'il lui arrive rarement d'ajouter en son propre nom ; et qu'en général ses peintures, exclusivement intellectuelles et morales, ne sont pas des images complètes de la nature : elles n'en reproduisent qu'imparfaitement l'allure et la forme extérieure, et affaiblissent souvent l'expression

des passions individuelles. L'homme qu'il a le plus exactement représenté par le langage qu'il lui prête, c'est Périclès, c'est-à-dire l'homme qui a été le plus maître de lui-même et qui a par conséquent le plus triomphé de la nature et de l'instinct, celui chez lequel les sentiments personnels se sont le plus confondus avec le sentiment général de la dignité, celui qui s'est le plus rapproché de la grandeur absolue, c'est-à-dire impersonnelle. Et en effet, plus une figure est grande, plus les détails y disparaissent sous l'effet d'une impression d'ensemble, plus y rayonne la sérénité d'une puissante intelligence, plus la pensée y domine la passion, plus la beauté est idéale. Or ce genre de beauté idéale dont Thucydide a rencontré une fois le modèle, il l'a transporté inégalement, mais toujours dans ses autres peintures, parce qu'il y a transporté son propre esprit. C'est là le défaut de tous ses discours; mais c'en est aussi le précieux mérite.

Tous sont ses œuvres : quels que soient les orateurs qu'il fasse parler, il leur prête sa pro-

pre éloquence. Il traduit leurs idées, mais les exprime, les dispose ou les complète à sa manière, selon que le demande l'intelligence de son sujet; il leur laisse leurs passions, mais à la condition qu'elles aient par elles-mêmes une valeur dans les événements : quand les situations particulières sont absorbées par les situations générales, ce sont ces dernières seules qu'il s'efforce de représenter. Lorsqu'il veut peindre des personnages par leurs paroles, il sait, par quelques traits expressifs, leur conserver l'apparence extérieure de la vie; mais il sait surtout rendre ce qu'il y a de plus intime dans leur nature et faire de son discours l'image de leur âme. Il se produit alors l'effet contraire de celui qui est le but suprême des arts du dessin : ce n'est pas la forme qui révèle l'esprit; c'est l'esprit qui crée dans l'imagination la forme. On voit Périclès et Nicias, on a devant les yeux leurs personnes : tant on sent que les pensées qu'ils expriment leur appartiennent. Mais rarement Thucydide marque les physionomies individuelles, soit qu'il n'ait pas toujours

été en état de les connaître, soit plutôt qu'il n'ait accordé qu'à un bien petit nombre une importance historique; et, avec les traits des caractères, disparaissent les formes personnelles de l'éloquence. Le plus souvent l'individu fait place au type, le particulier se fond dans le général. Il semble que l'histoire, entre les mains de ce maître austère, ait quelque chose de l'esprit des anciennes démocraties de la Grèce: lorsqu'elles accordaient à un citoyen couronné aux jeux de Delphes ou d'Olympie, de perpétuer par la consécration d'une statue le souvenir de sa victoire, elles lui défendaient de faire reproduire par l'artiste les traits de son visage: son nom écrit sur le piédestal devait suffire à sa gloire; et le nom de sa patrie, gravé à côté du sien, en partageait encore l'illustration. Enfin Thucydide, par des procédés dont la hardiesse effrayerait l'art moderne, fait constamment servir les discours à l'explication des événements. Il dégage, avec une netteté qui vient de lui et que la réalité ne connaît pas, la substance des idées et l'enchaî-

nement des faits; il s'attache même à extraire du tableau confus que présente le monde les lois constantes qui président à la vie de l'âme et à la vie des sociétés. Ainsi, ce que l'histoire perd d'un côté, elle le regagne largement de l'autre, et, si la curiosité des lecteurs est moins satisfaite, leur esprit est plus instruit et leur raison plus profondément pénétrée.